

Fabienne Raphoz

Par *nature*, une biodiversité

Est-ce qu'on peut réagir à une question que l'on ne comprend pas ?
Oui, si, tout simplement, elle interroge. Tautologie ? Pas sûr.

S'il m'est difficile de répondre à toute question relative à « la poésie » parce que, pour moi, elle échappe justement « à sa figure », et donc à ses nature et qualités supposées, ce n'est pas une raison suffisante pour ne pas en parler. Ou plutôt, c'est précisément parce qu'elle échappe à sa figure qu'elle a bon dos. Elle-même polymorphe, elle s'adapte ou survit à la polymorphie des gloses, de toutes les gloses.

Mais je ne saurais en dire beaucoup plus et préfère tenter de répondre rapidement par une comparaison avec ce qui me touche de plus près, non pas pour esquiver la difficulté, mais parce qu'il me semble que la comparaison n'est pas totalement dénuée de fondement.

Ce qui me touche peut être résumé par ces trois vers :

Je pourrais (au sommet de mon art) me tenir à la fenêtre
et dire : voyez, le monde est là, dehors ».

(sauf que)

Le monde trop limité pour s'étendre est une terre –.

Ces vers sont extraits de deux poèmes de George Oppen, le dernier précède les deux autres dans le temps.

Dans le premier, j'ai mis sciemment « au sommet de mon art » entre parenthèses, non par modestie – on se moque pas mal de ce type de jugement individuel – mais parce que je me suis mise à *fabriquer-piloter* dans la langue¹ au moment précis où la conscience de ce monde nouveau, là, qui est une terre, et n'est plus « la nature » des (réactionnaires ?) projections culturelles, s'est mise à devenir un peu trop obsessionnelle.

Oui, face à l'altération profonde et irréversible du monde, nous voilà, qu'on le veuille ou non, qu'on en soit conscient ou non, confrontés à une altération de notre rapport à lui, ce qui, pour reprendre un raccourci de Bruno Latour, est le terme savant pour désigner la folie. Nous sommes tous devenus fous, même ceux qui ne le savent pas encore.

Car si ce monde-là qui s'éteint, s'est finalement toujours éteint, à mesure que nous progressions – Hésiode, déjà, cité à l'envi, déplore la perte du paradis –, si poésie nous a toujours permis, comme le conte ou le mythe, d'approcher la folie, si poésie s'est toujours trouvée au centre des batailles entre Anciens et Modernes, et donc entre réaction et révolution, quelque chose de nouveau, de vraiment nouveau, vient de faire

irruption, et cette chose nous expose tous, humains et terriens, en tant qu'espèce. Cette chose, au-delà de la notion même de responsabilité – peut-être même déjà dépassée – révèle celle, plus énorme encore, de l'intelligibilité de ce qui nous atteint, et qui est en cours : un « grand chambardement ». Mais un grand chambardement, qui n'est pas prophétie, puisqu'il se montre, là, sous nos yeux, quand on *ouvre la fenêtre*, et qui balaie en une nanoseconde, sur l'échelle des temps, toutes nos vieilles oppositions, quand poésie, fossile antérieur de la langue, parce qu'elle est tension, entre hymne et élégie, entre fabrique et pilotage, entre action et contemplation, *nous* aurait, *nous* les instruments (du moins, certains d'entre *nous*) et *nous* les contemporains (*nous* tous, humains et non-humains) du grand chambardement –, tout simplement, déjà devancés :

brins de rien les lichens
broient à l'acide

le granit en sable
ceux-là survivront peut-être
au grand chambardement

(Lorine Niedecker)

¹ *Au sens où l'entendent Catherine & Raphaël Larrère, dans Penser et Agir avec la nature (La Découverte, 2015) : « Là où la fabrication met l'acteur dans la position du démiurge, qui fabrique le monde suivant une forme préétablie, puis le laisse aller selon le mouvement qu'il lui a donné, le pilotage insère une action dans un monde préexistant, que nous n'avons pas fait. »*